

# Le Coq Pelaud

## La Grande Guerre de 1914-1918 au front et au pays

**Blessé, soigné, guéri, embusqué, puis tué bêtement**

### TONY GOY SE CROYAIT PROTÉGÉ

Après la publication en octobre 2013 de l'article, "Tony Goy tué à la corvée de soupe", sa famille a retrouvé un lot d'une trentaine de ses lettres qui s'étalent sur toute sa période de guerre. Cette découverte nous révèle bien des aspects de sa vie que nous ignorions.

**D**ans le n° 99 d'octobre 2013 qui lui était consacré, nous avons écrit : « Le 9 et 10 août (1914), le bataillon constitué est acheminé par train en Alsace. Tony Goy, pour des raisons que nous ignorons, est resté à Albertville, mais en octobre 1916, il a rejoint son régiment dans la Somme. » Depuis, des descendants de sa famille ont retrouvé trente de ses lettres adressées à ses parents. Celles-ci nous apprennent qu'en août 14, il est bien parti avec son régiment en Alsace, mais qu'il y fut blessé. Le 25 septembre, Tony envoie une lettre de l'hôpital militaire de Veynes (Hautes-Alpes). Il n'a toujours pas reçu de lettres de ses parents. De son côté, il en a fait porter une par le vicaire d'Aveize et il a déjà écrit quatre fois. « Je vais toujours mieux et dans quelques jours, il faudra faire place à d'autres blessés et j'irais alors à Albertville au dépôt. » « Mon pied, écrit-il le 28, est tout à fait guéri. » Il a pu hier sortir en ville pour la première fois.

Si l'on se réfère à l'Historique de son régiment, le 22 BCA, on peut affirmer qu'il a été blessé dans les Vosges, aux combats de la Tête de Béhouille entre le 27 août et le 3 septembre qui ont fait beaucoup de tués et de blessés : 100 et 300 le 2. Au matin du 3, l'effectif est réduit de moitié ; en fin de

journée, il est à peine de 400.

Tony Goy a eu la chance de s'en sortir vivant. Il écrit : « Je vois que vous pensez bien à nous à St Symphorien. Combien de fois je me disais lorsque j'entendais siffler les balles : Si tu n'avais pas quelqu'un qui te protège et qu'on ne prie pas pour toi, tu ne resterais pas longtemps vivant ici. J'en suis encore à me demander comment j'ai pu m'en tirer. Par moments où ça faisait si vilain, il y a des camarades qui tombaient blessés devant moi, et moi qui n'avait rien. J'ai toujours la médaille que Mr le curé m'a donnée avant de partir et je la porte accrochée à mon béret. Beaucoup font ainsi. »

Le 6 novembre 1914, Tony est donc au dépôt d'Albertville, se reposant car il ne peut « marcher facilement. » Ses camarades blessés vont tous remonter au front, car « il paraît que le Bataillon se bat toujours en Alsace. » « J'ai donc bien de la chance d'être encore là. »

A la fin du mois, il va un peu mieux. « J'ai été chargé par le Major de faire des cadres en bois pour soulever les oreillers des malades qui ne peuvent rester couchés. Il y a ici quelques outils et je passe mon temps là pour le moment. Ca me permettra de rester

**suite page 2**

**100 ANS APRES**

### Réflexions d'un neveu de poilus

L'auteur de ce témoignage, un pelaud d'hier et d'aujourd'hui, a tenu à conserver l'anonymat. Les intertitres sont de la rédaction.

**M**es grands-parents maternels, mariés le 10 janvier 1887, exploitaient une ferme à Saint-Denis-sur-Coise. Mon grand-père est décédé le 27 mai 1914. Ils avaient eu 10 enfants, 5 garçons et 5 filles. Les cinq garçons alors âgés de 18 à 26 ans furent appelés les uns après les autres à la guerre. La fille aînée, mariée, avait deux filles ; elle a vu aussi son mari partir à la guerre en 14. Il a été blessé au combat et a eu la chance de pouvoir rentrer chez lui.

Après les départs successifs de ses fils, ma grand-mère s'est vite retrouvée seule avec ses trois filles les plus jeunes, dont ma mère, la cadette qui avait 11 ans, pour exploiter la ferme, à savoir : labourer, semer, herser, planter les pommes de terre, faire les foins, moissonner, arracher les pommes de terre, s'occuper du bétail, la volaille, les lapins, le jardin, etc... Elle n'a pas tenu très longtemps. Les filles ont grandi et sont parties l'une après l'autre se placer chez des particuliers pour gagner un peu d'argent.

Pendant toute la guerre, elle a entretenu une correspondance aléatoire avec ses garçons.

Plus tard, ma mère, la plus jeune des enfants, a accueilli ma grand-mère pour assurer ses vieux jours. Elle avait gardé avec elle le courrier qu'elle avait entretenu avec ses garçons et les autorités officielles qui lui envoyaient les effets personnels de ses deux fils tués au combat.

### UN TRÉSOR DE GUERRE

Ce n'est pas les croix de guerre et médailles militaires qu'ils ont obtenus à titre posthume qui ont aidé ma grand-mère à subvenir à ses besoins. Et c'est ainsi qu'après la mort de ma mère, je me suis retrouvé avec une boîte contenant ce « trésor de guerre ».

J'ai lu et relu ces lettres, la plupart bouleversantes. J'ai alors compris pourquoi les trois qui en

**suite page 2**

**MAISON DE PAYS À SAINT-MARTIN-EN-HAUT - jusqu'au 27 avril**

**"Histoires de guerre : 1914-1918"**

***Vécus de poilus originaires des communes du canton de Saint-Symphorien-sur-Coise.***

Exposition réalisée par l'Office du Tourisme des Hauts du Lyonnais

**- VOIR ARTICLE EN PAGE 4 -**